



HAL
open science

Ethno-archéologie et habitat. Les origines de l’habitat et de l’espace urbain mésopotamien (IV^e-III^e millénaires), un exemple des potentialités de l’analyse urbanistique en archéologie.

Regis Vallet

► **To cite this version:**

Regis Vallet. Ethno-archéologie et habitat. Les origines de l’habitat et de l’espace urbain mésopotamien (IV^e-III^e millénaires), un exemple des potentialités de l’analyse urbanistique en archéologie.. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2005, V, pp.102-107. hal-02187963

HAL Id: hal-02187963

<https://hal.science/hal-02187963>

Submitted on 31 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ethno-archéologie et habitat

Les origines de l'habitat et de l'espace urbain mésopotamien (IV^e-III^e millénaires), un exemple des potentialités de l'analyse urbanistique en archéologie

Régis Vallet (UMR ArScAn – Du village à l'État)

L'archéologie de l'Orient ancien, région qui vit pourtant la genèse du phénomène urbain, est encore loin de pouvoir présenter un bilan satisfaisant sur les questions touchant à l'habitat et à l'espace urbain. Cette situation a longtemps reflété l'état des données disponibles, trop peu de sites ayant été mis au jour sur une surface suffisante. Diverses fouilles récentes ont cependant considérablement enrichi le corpus des plans disponibles, tandis que l'analyse de nombreuses fouilles anciennes reste à faire. Un vaste champ d'enquête s'ouvre donc là. Mais si nous sommes intéressés à l'habitat, c'est dans une optique bien particulière, afin de définir, au-delà du cadre domestique, le contexte dans lequel celui-ci s'inscrit et qui lui donne sens, c'est-à-dire la structure spatiale des premières villes de l'Histoire.

Au-delà de ses aspects proprement techniques en effet, l'espace urbain est ici conçu avant tout dans sa dimension socio-culturelle, comme le résultat des pratiques sociales spécifiques visant à fonder un ordre spatial adapté à la société. C'est devenu aujourd'hui une banalité que de dire que la société ne procède pas de l'espace mais s'y projette. Même si l'espace construit de la ville a une rigidité propre induisant une dialectique constante entre l'homme et son milieu (si l'homme fait la ville, l'inverse est aussi vrai), il est bien évident que les changements économiques, sociaux et politiques déterminent l'évolution des formes urbaines. Pour saisir la réalité sociale sous-jacente au plan, l'analyse tentera donc de lire celui-ci comme un texte, interrogeant les formes pour leur redonner un sens et

restituer ainsi quelques-uns des aspects d'une réalité particulièrement complexe. À cette fin, nous nous sommes davantage inspirés des méthodes de l'analyse urbanistique (par exemple Mangin D. & Panerai P. 1999, Panerai P., Depaule J.-C. & Demorgon M. 1999, avec de nombreuses références) que de ce que l'on peut trouver dans la littérature archéologique. On peut discuter pour savoir si ces travaux relèvent de l'ethno-archéologie stricto-sensu, mais au vu de certains résultats, et de l'esprit de la démarche, qui reste éminemment sociale et culturelle, c'est, sans doute, une sorte d'archéo-ethnologie.

Pour ce qui est de la méthode d'analyse des plans mise en oeuvre, celle-ci peut se découper en plusieurs phases plus ou moins successives : établissement des plans (car ceux-ci ne nous sont pas « donnés », et il y a un long travail initial de lecture des plans), restitution, interprétation, comparaison débouchant éventuellement sur la définition de modèles. Tout le jeu consiste à confronter plusieurs niveaux de structuration de l'espace, la topographie, la trame viaire et la trame parcellaire principalement, afin de révéler des régularités qui, si elles existent, témoignent de l'intention des acteurs sociaux.

Pour illustrer concrètement notre propos nous avons choisi deux exemples, à l'origine de notre enquête (Vallet 1997a, 1997b et 1999, auxquels nous renvoyons le lecteur pour la consultation des plans) : Habuba Kébira, en Syrie du nord et Abu Salabikh, dans la plaine alluviale mésopotamienne, deux sites

majeurs qui constituent, d'un point de vue méthodique, de véritables cas d'école validant pleinement l'approche mise en œuvre.

Le colonialisme à l'origine de l'urbanisme ?

Habuba Kébira est l'une de ces colonies urukiennes découvertes à partir de la fin des années 60 en Syrie du nord et en Anatolie du sud-est. C'est celle qui a été de loin la plus largement explorée. Créés de toutes pièces par des gens venus de Mésopotamie du sud, ces sites coloniaux furent abandonnés à la fin du IV^e millénaire, et la plupart jamais réoccupés. Les niveaux du IV^e millénaire affleuraient donc, et il fut possible de dégager des quartiers entiers d'habitat, dont l'équivalent ne nous est toujours pas connu dans le Sud.

Le plan, tel qu'il nous a été livré par les fouilleurs et régulièrement reproduit depuis dans la bibliographie, sans commentaires ou presque, semble au premier regard d'une lecture très difficile (d'où sans doute l'absence d'analyse jusqu'ici), car pour mettre en évidence la structure du parcellaire (Fig. 1), il est bien entendu nécessaire de maîtriser en amont ce qui conditionne son organisation, c'est-à-dire la forme prise par l'habitat.

La maison urukienne : début d'adaptation au milieu urbain

La caractéristique essentielle de la maison urukienne est d'être de type composite, c'est-à-dire formée de plusieurs corps de bâtiments. Bien que les complexes ainsi constitués suivent une grande variété de plan (Vallet 1997a), ces derniers sont tous formés des mêmes éléments.

La première composante de la maison est un bâtiment tripartite, avec un hall central flanqué de deux ailes latérales. Un tel parti était déjà typique de l'habitat de la période précédente (Obeid) et la permanence du modèle suffit à identifier ici l'habitation proprement dite. Le hall, équipé de foyers, est la salle de séjour du groupe familial. Les ailes sont cloisonnées en deux ou trois petites pièces dont, dans une des ailes, les vestibules d'accès au hall, généralement au nombre de deux. Les autres pièces latérales sont destinées au rangement et, pour certaines, à la circulation. Elles ne communiquent jamais en enfilade de sorte qu'il n'existe pas de cheminement circulaire dans le bâtiment et que les deux extrémités du hall commandent chacune un système de circulation propre. Cette opposition entre les deux pôles du hall se conjugue avec d'autres traits



Fig. 1. Habuba Kébira, plan et parcellaire du Secteur Ouest (phase 2)

architecturaux et s'étend à l'ensemble du bâtiment, suggérant que les membres de la maison se répartissaient spatialement en deux groupes, en fonction d'un critère qui doit être le sexe (Forest 1997).

La seconde composante de la maison est une salle de réception. Il s'agit d'un hall de dimension à peine inférieure à celui de l'habitation et comme lui équipé de foyers, donc d'une pièce destinée à rassembler du monde. Outre des niches disposées dans l'axe des passages, que les habitations présentaient déjà, certaines pièces offrent un décor beaucoup plus élaboré et manifestement destiné à être vu par des visiteurs.

Au module de base que constituent l'habitation et le bâtiment de réception viennent s'ajouter diverses annexes. Le nombre et les dimensions de ces annexes sont très fluctuants, ce qui reflète sans doute la multiplicité de leurs fonctions (vestibule d'entrée des complexes, salles de travail, entrepôts, etc...). Enfin la dernière composante de la maison est une grande cour, dont c'est ici l'apparition dans l'architecture domestique mésopotamienne, autour de laquelle s'organisent tous les corps de bâtiment.

Naissance de l'urbanisme

La structure de l'espace domestique établie, il est dès lors possible de mettre en évidence le découpage du parcellaire et de s'interroger sur les pratiques qu'il traduit, et que la reconnaissance du développement historique de la ville permettent de saisir dans la diachronie. Les données recueillies permettent en effet de reconstituer toute l'évolution du site, qui n'a cessé de croître, passant en un siècle et demi peut-être de 6 ha lors de sa fondation, à 10 puis 22 ha. Un essor aussi brutal et spectaculaire ne peut s'expliquer que par l'arrivée de vagues successives de colons, ce qui semble d'autant plus sûr que le site fit alors l'objet, comme on peut le montrer, d'une rigoureuse planification.

Avec la croissance en effet, les opérations d'urbanisme commencent, qui participent d'un projet d'ensemble qui va radicalement modifier la physionomie de la ville. L'extension du site voit l'érection d'un rempart et le tracé d'une voirie primaire, qui hiérarchise *a posteriori* l'ensemble de la trame viaire. Trois grandes voies furent tracées, deux est-ouest, partant des portes, rejoignent au centre une grande rue nord-sud. Cette dernière, astucieusement aménagée en réutilisant l'enveloppe de la vieille ville, devient la colonne vertébrale de la cité, menant au sud à l'acropole du Tell Qannas. Surtout, le nouveau parcellaire s'organise en une double bande de maisons et trahit une opération de découpage géométrique du terrain à bâtir, c'est-à-dire de lotissement, dont c'est ici la première attestation dans l'Histoire.

Le bâti s'organise ainsi en trois lotissements (nord, centre et sud). Les données permettent même de reconstituer l'évolution de l'un de ces lotissements (au centre), et l'on peut constater à cette occasion que les remaniements successifs de l'enveloppe (la construction de remparts empiétant chaque fois davantage sur le bâti) ont abouti avec le temps à une occupation bien moins rationnelle de l'espace, et à l'apparition en particulier d'un vaste terrain vague, suite à l'expulsion de plusieurs familles. Il est probable que celles-ci contribuèrent à fonder la seconde extension de la ville, apport interne insuffisant pour rendre compte à lui seul de cette extension mais qui permet de mieux comprendre son exceptionnelle étendue.

Des éléments clairs de structure sociale

Il faut se demander maintenant dans quelle mesure l'évolution de ce lotissement peut être représentatif des pratiques gestionnaires de l'espace

urbain. Dans la partie fouillée du lotissement sud on constate en effet que les complexes d'habitat, au lieu d'évacuer partiellement le terrain pour faire place aux remparts, se replièrent massivement vers l'est, d'où la structure particulièrement chaotique de ce lotissement, où la trame d'origine n'est plus perceptible, et il en alla sans doute de même dans d'autres secteurs de la ville. Cette diversité dans la gestion du parcellaire indique que le pouvoir central n'intervint certainement pas dans la restructuration du tissu, en imposant un schéma d'ensemble, et que celle-ci fut prise en charge à un échelon local. Non pas domestique, car ce type de problème dépasse par définition la sphère domestique, mais supra-domestique, intermédiaire entre le pouvoir central et les particuliers, ce qui pose la question des rapports de voisinage et, au-delà, de la structure du corps social. Or à cet égard les plans amènent à faire plusieurs observations significatives.

Il faut remarquer en effet que les propriétés voisines communiquent systématiquement entre elles, formant des groupes associant chacun six complexes environ. Une telle perméabilité de l'habitat, impliquant des contacts étroits et durables entre familles proches, suggère que les relations de voisinage se doublent de relations de parenté, et que le regroupement spatial des familles était en fait fondé sur les liens de parenté. De fait, on peut observer que le remodelage de l'habitat, malgré la trame rigoureuse d'origine, aboutit à la formation d'une structure du bâti bien caractérisée : les habitations des familles au statut social à l'évidence supérieur se trouvent finalement entourées par plusieurs habitations nettement plus modestes. Il apparaît ainsi que la population se répartissait très probablement en groupes hiérarchisés de familles apparentées, constituant ce que l'on peut appeler des « clans coniques », selon une expression anthropologique déjà utilisée dans notre domaine. Il semble bien que nous tenions là l'échelon intermédiaire évoqué plus haut, les multiples problèmes que la restructuration du tissu ne manqua pas de poser étant gérés au sein de ces groupes et tranchés, *in fine*, par leurs chefs.

L'acropole et la compréhension globale du site

Et c'est d'autant plus intéressant, que cette analyse de l'habitat recoupe celle des grands monuments de l'acropole du Tell Qannas. Il ne s'agit bien évidemment pas de temples, comme le fouilleur le pensait mais de deux catégories d'édifices : la résidence de la famille gouvernante d'une part, dans le cas du Complexe Central, et le Conseil de la cité d'autre part, c'est-à-dire l'assemblée des notables

représentant la communauté et débattant sous l'autorité du gouverneur des affaires publiques, dans le cas des Temples Nord et Sud. Or dans la mesure où l'élévation de ces derniers édifices se fait rigoureusement l'écho du développement de la ville, avec la construction d'une nouvelle salle à chaque fois plus vaste, le Temple Nord en remplacement du Conseil d'origine, puis le Temple Sud, il ne fait pas de doute que les membres du Conseil n'étaient autres que les chefs des groupes de parenté dispersés dans l'habitat. De sorte qu'au total la ville apparaît dès cette époque, dès l'origine, comme un organisme pyramidal puissamment intégré socialement et politiquement, intégration qui commence à se manifester aussi dans le domaine économique, avec le regroupement près des portes de la ville d'ateliers et entrepôts.

Sumer et l'émergence des formes classiques de « l'urbanisme oriental »

Dans la première moitié du III^e millénaire, la révolution urbaine arrive à son terme dans le Sud, avec l'émergence accélérée de nombreux centres urbains, de plusieurs centaines d'hectares parfois, contrôlant chacun les ressources limitées de terroirs restreints contenant une population toujours plus nombreuse. Cette situation induisit un état de guerre permanent, de sorte que les cités sumériennes, bien qu'en plein essor et toujours en contact étroit avec les contrées voisines, furent hors d'état de poursuivre la politique coloniale caractéristique de la période précédente. Ces cités nous sont un peu moins mal connues que celles du IV^e millénaire, par quelques fouilles extensives plus ou moins ancienne, mais, là encore, les plans disponibles n'ont guère fait l'objet d'études sérieuses. Abu Salabikh, petite ville (18 ha) proche de l'Euphrate, a fait l'objet d'un décapage particulièrement extensif, puisque 30 % de son tell principal fut dégagé, ce qui en fait l'un des sites les plus exploités du Proche-Orient et celui qui puisse nous donner l'idée la plus précise de l'habitat proprement sumérien. Plus d'une vingtaine de maisons y ont en effet été dégagées, et l'examen de cette série révèle que la maison sumérienne se conforme à un modèle parfaitement défini.

La maison sumérienne et le triomphe du plan « centré »

Les bâtiments, de forme géométrique régulière, sont assez vastes (307 m² en moyenne) et s'organisent tous autour d'une cour (Fig. 2). Celles-ci sont néanmoins bien plus réduites qu'à l'époque d'Uruk (38 m² en moyenne contre 80 m²), car le plan a été ramené à des dimensions plus modestes par

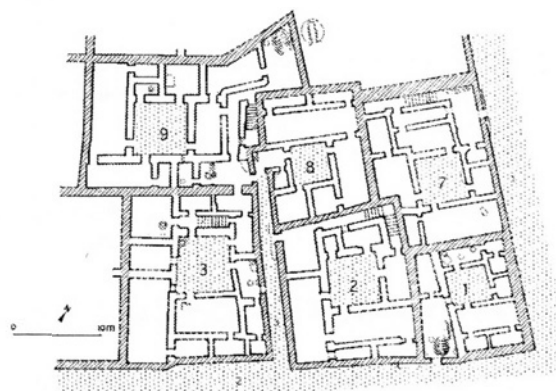


Fig. 2. Abu Salabikh, les habitations au sud-est du lotissement nord du Secteur E.

l'intégration de ses divers éléments en un tout beaucoup plus compact, et le plan tripartite en particulier a totalement disparu.

Les maisons sont pourvues d'un accès unique, donnant sur une pièce relativement petite, associée le plus souvent à une annexe. À en juger par les installations dont ces pièces sont pourvues (foyers notamment) et le matériel abondant que certaines contenaient (céramique, cendres et débris organiques), ces pièces servaient de cuisines. L'entrée-cuisine communique le plus souvent directement avec la cour, mais dans les plus grandes maisons, il faut d'abord passer par un couloir, qui dessert alors l'escalier menant aux terrasses et mène à un vestibule s'interposant entre la partie antérieure, utilitaire, de la maison et l'habitat proprement dit.

À partir de la cour, on peut gagner plusieurs types de pièces, selon le degré de développement du plan. La cour dessert d'abord une ou plusieurs pièces de taille moyenne ou petite, servant de magasins et de rangements, mais aussi, pour les plus grandes, de salles de travail. La cour mène également à une petite pièce isolée et fonctionnellement liée à l'eau, à en juger par les enduits de bitume recouvrant ses sols (souvent percés d'un drain) et ses murs; une salle d'eau par conséquent, dont c'est ici l'apparition dans l'architecture domestique mésopotamienne. La cour dessert essentiellement deux grandes pièces, disposées à l'équerre généralement dans l'angle opposé à l'entrée, et associées chacune à une ou deux petites pièces annexes. C'est là le cœur de l'habitat, qui constitue, avec la cour et l'entrée-cuisine, le modèle architectural proprement dit, qu'attestent toutes les habitations du site. Les deux grandes pièces ne sont pas équivalentes, l'une étant toujours plus vaste que l'autre (35 m² contre 24 m² en moyenne) et l'idée que l'une de ces pièces, la plus

grande par exemple, correspond à une salle de réception peut sembler concevable en première analyse. Les analyses physico-chimiques des sols démontrent néanmoins que nous avons affaire à une opposition fonctionnelle entre les deux grands pièces de la maison d'un autre ordre qu'à l'Uruk, avec une salle de séjour proprement dite, où étaient pris les repas, et une autre, plus spécifiquement destinée au couchage.

Hiérarchisation et dilution des liens sociaux

L'habitat sumérien témoigne ainsi d'une spécialisation fonctionnelle de l'espace domestique plus poussée qu'aux époques précédentes, et cette évolution va de pair avec un renforcement du processus de repliement du groupe familial sur lui-même. Un seul trait suffit à montrer la réalité et l'ampleur de ce dernier phénomène : la disparition quasi totale des communications entre maisons proches, systématiques à l'Uruk et ici attestées de façon résiduelle (trois cas au mieux). L'évacuation des eaux par ailleurs se faisait essentiellement au moyen de drains verticaux, et ce changement par rapport à l'Uruk, qui connaissait des canalisations horizontales connectées en réseau, témoigne là encore du repli de la cellule familiale sur elle-même, puisque la gestion des eaux usées se fait désormais dans un cadre strictement domestique. Il ne fait pas de doute que ces traits trahissent le déclin progressif du rôle social de la parenté, concurremment à l'élargissement et à la hiérarchisation accrue du corps social, un phénomène que les données textuelles attestent au milieu du millénaire (avec la dispersion des anciennes propriétés lignagères). Ce nouveau modèle d'habitat par ailleurs, apparu dans le Sud vraisemblablement au début du Dynastique Archaïque (c. -2900), voire dès l'Uruk final, se diffusa rapidement vers le Nord, en même temps que l'urbanisation, et ce jusqu'en Anatolie, comme nous avons pu récemment le montrer (Vallet 2000, Algaze, Vallet *et al.* 2001).

Un urbanisme, des modèles

Enfin, si l'on s'interroge sur les raisons qui ont conduit au triomphe du plan centré sur le plan composite urukien, c'est-à-dire à la généralisation d'une formule architecturale beaucoup plus ramassée, celles-ci tiennent sans aucun doute à la nécessaire adaptation aux impératifs de la vie urbaine, car la maison sumérienne s'intègre dans un tissu beaucoup plus dense, structuré et donc contraignant qu'au IV^e millénaire. La généralisation du plan centré permit en effet de franchir une nouvelle étape dans l'organisation de l'habitat, aboutissant à la création de véritables îlots à quatre bandes d'habitations, desservies par un système d'impasses. Il s'agit là de l'apparition d'une structure du bâti absolument typique de l'urbanisme proche-oriental, que l'on retrouve en effet à toutes les époques, jusque dans la ville arabe, et dont les Sumériens furent donc les premiers inventeurs. Ces îlots s'intègrent eux-mêmes dans des plans de plus en plus ambitieux, qui témoignent de l'accroissement considérable du pouvoir de l'élite. À Abu Salabikh, la population fut ainsi relogée au début du III^e millénaire sur un site neuf rigoureusement planifié, dessinant un plan « en échelle » selon le tracé de la voirie primaire, et que nous avons donc baptisé « plan en échelle suméro-akkadien ». Il ne s'agit pas là d'une commodité classificatoire, mais d'un véritable modèle urbanistique, que les concepteurs de l'époque avaient bien en tête, puisque nous avons pu en reconnaître un second exemplaire sur le site de Khafadjé (40 ha), en Mésopotamie centrale (Vallet 2001, en préparation). Ce modèle, propre sans doute aux villes de taille modeste et moyenne (jusqu'à 50 ha environ), démontre par sa simple existence qu'il devait en exister d'autres, et illustre spectaculairement le degré d'achèvement, insoupçonné jusqu'à présent, atteint par l'urbanisme sumérien. On le voit, l'enquête ne fait que commencer.

Éléments bibliographiques

- Algaze G., Vallet R. *et al.* 2001. Research at Tiris Höyük in Southeastern Turkey : the 1999 Season, *Anatolica* XXVII, p. 23-106.
- Forest J.-D. 1997. L'habitat urukien du Djebel Aruda : approche fonctionnelle et arrière plans symboliques. In : *La maison dans la Syrie antique du III^e millénaire au début de l'Islam : pratiques et représentations de l'espace domestique*, Actes du colloque de Damas, IFAPO, p. 217-234.
- Mangin D. & Panerai P. 1999. *Projet urbain*, collection Eupalinos, série Architecture et Urbanisme, publié avec le concours du PIR-Villes du CNRS, Editions Parenthèses, Marseille.
- Panerai P., Depaule J.-C. & Demorgon M. 1999. *Analyse urbaine*, série Architecture et Urbanisme, Editions Parenthèses, Marseille.
- Vallet R. 1997a. Habuba Kébira sud, approche morphologique de l'habitat. In : *La maison dans la Syrie antique du III^e millénaire au début de l'Islam : pratiques et représentations de l'espace domestique*, Actes du colloque de Damas, IFAPO, p.105-119.
- Vallet R. 1997b. Habuba Kébira ou la naissance de l'urbanisme, *Paléorient* 22/2, p.45-76.
- Vallet R. 1999. La formation de l'habitat urbain en Mésopotamie : Abu Salabikh, une ville neuve sumérienne. In : *L'habitat, source d'interprétation de l'organisation et de la complexité sociale en archéologie*, Actes des XIX^e, Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, éd. APDCA, Antibes, p.151-165.
- Vallet R. 2000. Un complexe d'habitat du Bronze Ancien à Tiris Höyük (Turquie), travaux de 1999, *Orient Express* 2000/3, p. 54-59.
- Vallet R. 2001. Khafadjé ou les métamorphoses d'un quartier urbain au III^e millénaire. In : *Études mésopotamiennes*, ERC, Paris, p. 449-461.
- Vallet R. en préparation. *L'urbanisme dans la Mésopotamie ancienne. Etude de cas (4^e-3^e millénaires)*.